



Ce document a été mis en ligne sur le site de l'ÉRITA (Équipe de Recherche Interdisciplinaire Elsa Triolet / Aragon)
<http://louisaragon-elsatriolet.org/>

Mise en page effectuée par : Hervé Bismuth

Date : 15 novembre 2011

Pour citer ce document :

Hervé Bismuth, Corinne Grenouillet, Luc Vigier, *Huit études sur Les Voyageurs de l'impériale*, « Lectures d'une œuvre », Éditions du Temps, 2001.

Adresse URL : <http://www.louisaragon-elsatriolet.org/spip.php?article401>

Huit études sur

Les Voyageurs de l'impériale

ROMAN ET IDÉOLOGIE

II. La question juive (Corinne Grenouillet)

P. 31-49

La question juive

Dans ses multiples textes théoriques des années 1938-1939, Aragon ne s'est jamais explicitement prononcé sur une question qui était pourtant au cœur de tous les débats idéologiques du temps : l'antisémitisme, alors une « passion banale¹ », jouissait d'un « statut respectable » dans une large couche de la population ; il alimentait de sa haine des journaux comme l'*Action Française* de Charles Maurras qui connut son apothéose dans les années 1937-1938 ou *Je suis partout* (dont rédacteur en chef était Robert Brasillach) qui consacra deux numéros spéciaux aux juifs en 1938 et 1939 et accueillit les articles antisémites de Jouhandeau (“Comment je suis devenu antisémite”) recueillis dans *Le Péril juif* (1938)². Cette vague d'antisémitisme était la deuxième que connut la France : la première, au moment de l’Affaire Dreyfus, est partiellement dépeinte dans *Les Voyageurs de l'impériale*, que la diégèse, couvrant largement l'année 1897 ne pouvait pas ignorer. Toutefois, on ne saurait s'en tenir au repérage des multiples mentions de l’Affaire dans le roman³, que la « question juive » déborde largement : la présence de nombreux personnages juifs, dont un, Meyer, est central dans la deuxième partie, les allusions à leurs rôles dans la société, mettent en lumière le fait qu’Aragon n’a pas seulement brossé une peinture socio-historique fidèle de la fin de siècle, mais qu’il a surtout traité la question en romancier. Le sens de cette question réside dans la manière dont Aragon propose ainsi une réflexion originale sur la nécessité de l’engagement de

¹ Michel Winock, *Le Siècle des intellectuels*, Seuil, 1997, p. 332.

² *Candide, Gringoire ou Combat* ne cessaient de dénoncer le juif et/ou les soviets. Le trop célèbre *Bagatelles pour un massacre* parut en 1937, *Gilles de Drieu* La Rochelle en 1939. Cf Winock, *op. cit.*, p. 328.

³ Suzanne Ravis-Françon a développé cet aspect de manière très fouillée dans sa thèse : *Temps et création romanesque dans l'œuvre d'Aragon*, Université de la Sorbonne Nouvelle-Paris III, 1991, 752 p [Thèse d'État, sous la direction de Henri Mitterand], chapitre II de la cinquième partie, « Les Voyageurs de l'impériale ».

l'intellectuel dans les débats de son temps et dont il mine, sur le mode romanesque, les clichés de l'antisémitisme ordinaire.

1. Un traitement réaliste et socio-historique

C'est l'Affaire Dreyfus qui fit de la présence des juifs en France une « question » nationale. Dès le chapitre XIII, le roman se fait l'écho de l'agitation de l'opinion publique, secouée par l'opiniâtre campagne de presse menée par Mathieu Dreyfus, le frère du déporté de l'île du Diable, et Bernard Lazare, jeune intellectuel juif auteur d'une *Histoire de l'antisémitisme*, qui venait de publier, le 6 novembre 1896 à Bruxelles, une brochure intitulée : « Une erreur judiciaire. La vérité sur l'Affaire Dreyfus ». Ces informations ne sont toutefois pas rappelées dans le roman qui suppose connue la matière d'une discussion entre Pierre Mercadier, sa femme et sa belle-mère, en 1897 :

D'abord, dit Paulette, il a été dégradé, ton capitaine, alors il n'est plus capitaine...

– Capitaine ou pas, l'affaire va être rouverte, je vous en fiche mon billet.

– Je ne comprends pas, mon gendre, l'intérêt hystérique que vous portez à ce Juif, à ce traître... (125).

M^{me} d'Ambérieux manifeste ici l'opinion majoritaire des français en cette année 1897, où Dreyfus, condamné, dégradé puis déporté, n'est soutenu que par quelques dreyfusards de la première heure, le vice-président du Sénat, un Alsacien protestant, Scheurer-Kestner (LXI, 361) ou Émile Zola (405, 409). Que

Mercadier soit alors convaincu que l’Affaire sera réexaminé le place parmi les intellectuels les plus éclairés de son temps⁴.

À partir de l’épisode de Sainteville (été 1897) des références à l’Affaire ou à la question juive ponctuent l’ensemble intitulé « Fin de siècle » : aux chapitres XXXVIII (on apprend que « M. Pailleron est dreyfusard », 235), XLVII (discussion entre Pierre Mercadier et Blaise, 284), et XLIX (l’évêque de Trébizonde note que le pays est « ravagé » à cause de l’Affaire, 293). Un épisode clé de l’Affaire est directement intégré dans la diégèse, nous y reviendrons : M. de Castro, l’homme d’affaires de Pierre, reconnaît l’écriture d’Esterhazy sur le bordereau attribué à Dreyfus (LVIII, 349-350) et prévient le frère de celui-ci (LXI, 360-361). La suite de l’Affaire, Pierre l’apprend incidemment en lisant les journaux, à Paris, avant son départ : « M. Mathieu Dreyfus avait déposé une plainte contre le commandant Esterhazy l’accusant de faux et usage de faux » (363). Puis à Venise et à Vicence où il apprend respectivement l’acquittement d’Esterhazy « à l’orée de 1898 » (368-369), l’assignation en justice d’Émile Zola « pour une lettre de celui-ci au président de la République » et les troubles d’Alger consécutifs aux protestations d’intellectuels soutenant le capitaine : « toujours à cause de la maladresse des partisans de Dreyfus, [...] l’on avait saccagé les boutiques juives » (405). Enfin, la « désagréable affaire Dreyfus » est évoquée comme un résidu du « vieux siècle » que l’aube du vingtième siècle n’est pas parvenu à liquider totalement (461). Ces références multiples ont dans un premier temps un double rôle historique et temporel : boutonner la diégèse du roman sur l’Histoire et réaliser « l’effet d’écoulement du temps » par leur concentration croissante dans certains chapitres, puis leur espacement et enfin leur abandon⁵.

⁴ Voir dans cet ouvrage, Hervé Bismuth, « L’économie du politique », 3. La parole du romancier.

⁵ Suzanne Ravis, p. 597. Le paragraphe suivant est également un résumé de ses analyses.

Ce que retient Aragon de l’Affaire Dreyfus, c’est moins sa dimension politique, judiciaire ou philosophique (à l’inverse de Roger Martin du Gard dans *Jean Barois*⁶) que l’impact qu’elle eut sur le corps social, les clivages qu’elle suscita et la mise en lumière de l’antisémitisme qui la fondait. Une vaste panorama idéologique brosse les attitudes des différents milieux sociaux révélées par l’Affaire, de l’antisémitisme affiché des milieux de la noblesse (Pascal de Sainteville, 98 ; Gaëtan de Champdargent, 307-309), à la division des intellectuels : au lycée le surveillant général exprime sa haine pour « ces sales Youpins » (362) tandis qu’un groupe de professeurs veut soutenir l’un des leurs, victime des manifestations antisémites, par une déclaration collective (« Fin de siècle », LX). Les positions nuancées et originales d’un évêque s’interrogeant sur la culpabilité de Dreyfus (« Fin de siècle », XLIX), témoigneraient elles, selon Suzanne Ravis, non de la réalité de l’attitude de l’église, majoritairement anti-dreyfusarde, mais bien plutôt de « la politique d’union avec les chrétiens pratiquée par les communistes dans la période de rédaction⁷ ».

La mention de la persistance des clivages dus à l’Affaire après de longues années participe aussi de la recreation réaliste d’un contexte socio-idéologique : la haine tenace que voue à Pierre Mercadier « ce type qui n’avait pas voulu signer » (475, cf. 488), Robinel, qui a donné un nom aux consonances bien française à l’école de Meyer « parce que cela faisait mieux, et l’idée venait de lui » (477), est parallèle au ressentiment de Meyer vis-à-vis de Paulette : « Meyer n’avait jamais pu sentir cette affreuse femme [Paulette], et son récit revenait aux temps de l’affaire Dreyfus, quand M^{me} Mercadier essayait d’empêcher Pierre de recevoir chez lui son ami parce qu’il était juif... » (474).

⁶ Roger Martin du Gard dans *Jean Barois* (1913) fait une large place aux documents d’archives, parfois longuement cités et référencés en notes, comme la déposition du général de Pellieux au procès Zola.

⁷ Suzanne Ravis, *op. cit.*, p. 599. *Jean Barois* met en scène un homme que ses convictions anti-dreyfusardes poussent à quitter l’église.

Catalyseur de l'antisémitisme, l'Affaire n'est pourtant qu'un aspect de la « question juive » telle qu'elle apparaît dans le roman. Aragon a en effet choisi de présenter une galerie de personnages juifs unique dans son œuvre romanesque et qui reflète la diversité de cette communauté au temps de la diégèse. M^{me} Seltsam, une des pensionnaires de l'*Étoile-famille*, grosse dame asthmatique qui meurt en laissant sa petite fille de sept ans, est une juive d'origine russe : venant d'Odessa, elle use du français avec son amie Elvire Manescù, car son allemand est « barbouillé de yiddish » (570). « Convertie » (mais à quelle église ?), elle réclamera un prêtre sur son lit d'agonie : « on n'a pas su quel prêtre appeler » (665). Ce personnage secondaire incarne les juifs de la diaspora orientale, mais a surtout valeur de collage autobiographique comme le signale Aragon dans sa préface (13).

Georges Meyer est en revanche un personnage essentiel de la seconde partie, particulièrement représentatif des juifs « assimilés » décrits par les historiens⁸. Parfaitement intégré, il se sent français avant d'être juif et découvre avec stupeur et incompréhension l'antisémitisme du temps de l'Affaire. À la profession de foi de Georges qui « voulait être français avant toute autre chose » (465) s'accorde celle de Sarah : « toute son âme allait à la France » (468). Avant lui, ses parents avaient choisi la France, émigrant d'Alsace après la défaite de 1871, comme les Simler du roman de Jean-Richard Bloch *...Et Cie*⁹, pour s'installer à Paris ; juifs

⁸ Par exemple, Michael R. Marrus, qui définit l'assimilation comme le « mécanisme par lequel des individus d'origine juive assumaient une identité essentiellement française » par le biais de mariages mixtes, par l'acceptation des principales obligations civiques exigées de l'ensemble des citoyens, par d'étroits rapports sociaux avec d'autres français et la recherche d'une situation dans laquelle ils seraient des « Français comme les autres », *Les Juifs de France à l'époque de l'Affaire Dreyfus. L'Assimilation à l'épreuve*, préface de Pierre Vidal-Naquet, Calmann-Lévy, 1972, p. 14.

⁹ *...Et Cie* de Jean-Richard Bloch, publié en 1918, retrace la destinée d'une famille juive, les Simler, des fabricants de draps de Buschendorf (Haut-Rhin) qui reprennent dans une bourgade de l'Ouest une fabrique qu'ils font prospérer. Eux aussi se sentent français au point de quitter leur région, leurs racines et leur communauté après 1871. Mais contrairement aux Meyer dépeints par Aragon, ils restent très attachés à des traditions (religieuses, vestimentaires, culturelles) qui en font d'éternels déracinés parvenant très difficilement à être acceptés par les habitants de Vendœuvre.

et surtout exilés, ils n'eurent de cesse de donner à leur fils une éducation qui fit de lui un français parfaitement assimilé, lavé d'un accent qui aurait pu signaler une quelconque extra-nationalité : « Georges, élevé au lycée, comme tous les petits français, n'aurait pas cet accent qui les retranchait malgré tout, ceux, de cette patrie où ils étaient nés, mais qui ne les reconnaissait guère pour les siens, malgré qu'on ne pût penser sans pleurer au traité de Francfort » (464). L'intégration par l'école républicaine, le souci de l'excellence scolaire (Georges était un « sujet remarquable », avant de devenir professeur de mathématiques, 465), joint à une discrétion caractéristique également de l'assimilation¹⁰ sont autant de traits parfaitement justes qui révèlent la connaissance socio-historique très fine qu'Aragon possédait de ce milieu, sans doute grâce à Jean-Richard Bloch, co-directeur de *Ce soir* qu'il fréquentait quotidiennement. Victime directe de l'antisémitisme, Meyer est surtout « gêné d'être le sujet du débat »(356) lorsque Robinel lance l'idée, encore inédite en cette fin de siècle qui vit la naissance de la figure de l'intellectuel engagé, d'une pétition de soutien ; il se range à l'avis de Mercadier qui refuse d'agir en sa faveur. Comme de nombreux juifs assimilés de l'époque, à commencer par le héros malgré lui de l'Affaire, Alfred Dreyfus, Meyer se sentait « balloté » (466) entre les dreyfusards et « l'obscur instinct de conservation qui lui disait tout bas que le mieux était de se faire tout petit, de laisser passer l'orage » (466)... Sans aller jusqu'à l'anti-dreyfusisme de son presque homonyme dans la réalité, Arthur Meyer, qui était un juif antidreyfusard auteur d'un petit journal mondain, *Le Gaulois*, qu'il avait mis « au service de l'iniquité¹¹ », de nombreux juifs assimilés de l'époque de l'Affaire refusèrent de batailler pour l'un des leurs : les parents du petit Dreyfus persécuté dans le lycée de Pierre Mercadier, juifs bien

¹⁰ Voir la préface de Vidal-Naquet, Michael R. Marrus, *op. cit.*

¹¹ *L'Affaire Dreyfus de A à Z, sous la direction de Michel Drouin*, Flammarion, 1994, p. 157.

sûr, sont précisément antidreyfusards¹² (334).

Autour de ce personnage se nouent deux réseaux distincts : le réseau de l'argent, et celui des intellectuels. Le premier est représenté par les juifs commerçants d'Alsace, dont est issu Sarah Rosenheim, la femme de Georges : pétris de traditions, comme en témoignent les prénoms choisis pour leurs filles, Sarah et Rachel, le mariage de celle-ci avec un rabbin, la préférence accordée à l'héritier mâle de la famille qui mène à Strasbourg une « vie de coq en pâte » (493), les difficultés opposées au mariage de Sarah avec celui qu'ils considèrent comme un Français (et donc un étranger)¹³, les Rosenheim ont vus leurs bazars commandités par les Lévy de Paris, « ceux du Sentier » (467) qui vont également financer l'école privée de Georges Meyer. En effet, « l'oncle Lévy » comme il est régulièrement nommé, « adore mettre de l'argent dans sa propre famille » (474). La question d'argent se fait de plus en plus pressante pour Georges Meyer au fur et à mesure que la recrudescence des tensions entre la France et l'Allemagne après la crise d'Agadir mettent à mal le soutien financier des Rosenheim. L'oncle Lévy, de son côté, n'est pas un mécène, mais un usurier qui n'oublie pas ses intérêts (493). Une autre famille juive, les Kahn, est propriétaire du petit hôtel de la plaine Monceau où s'installera l'école : à eux aussi, il faudra verser l'argent du loyer. La peinture (rapide) de ce monde de la spéculation (les Kahn, cf. 477) et du patronat inquiet de l'agitation ouvrière (les Lévy, 478) semble donner raison au terme d'« enjuivés », figurant dans la

¹² Et on signalera dans *Les Beaux quartiers*, un personnage nommé lui aussi Meyer, un jeune « juif élégant, d'une famille de la haute banque parisienne », lié, comme Auguste Bréal, au milieu très antisémite de l'*Action Française*. *Les Beaux quartiers*, deuxième partie « Paris », chapitre XV, Folio, p. 348.

¹³ C'est là un thème central dans *...Et Cie* de Jean-Richard Bloch : Joseph Simler tombe amoureux de la fille d'un fabricant de draps «goy», aristocrate et républicain ; ce sentiment, partagé, ne pourra déboucher sur un mariage à cause de l'hostilité de la famille, notamment celle des femmes, qui n'acceptent pas l'idée qu'ainsi Joseph quitte famille et fabrique ; le personnage choisira finalement le conformisme social et familial en acceptant d'épouser une cousine (et d'associer économiquement deux affaires). La représentation des juifs alsaciens de la fin de siècle, de la rigidité de leurs traditions familiales et de leurs alliances, est sans doute partiellement fondée sur la lecture par Aragon du roman de Jean-Richard Bloch.

diatribe de l'oncle d'Ambérieux contre l'aristocratie d'argent (98). Les Champdargent, au nom évocateur, sont liés aux juifs par les femmes : Gaëtan a « l'esprit pratique de sa mère », Suzanne, une Mannheimer de Cologne (98 et 307) et il a épousé une Américaine. Le commentaire de Pierre Mercadier (« enfin, on dit Américaine, par politesse. Au moins cela avait le mérite de la franchise », 307) laisse entendre que celle-ci est juive également et que le mariage est d'abord d'argent. Pourtant, le cousin de Pierre ne manifeste aucune sympathie pour le monde juif : vexé que son fils, baptisé, soit traité de youpin, il n'hésite pas à « débin[er] » ses « congénères du côté maternel » (310), et fait montre d'un antisémitisme forcené : « Les Juifs sont affreux. Arrogants avec ça. Ils ont envahi la banque, l'université. On les rencontre partout »...

Le réseau des intellectuels et des littérateurs juifs, haïs par Chamdargent, s'incarne en la personne d'André Bellemine « dont le véritable nom était André Lévy et qui était le propre cousin de Georges, le fils des Lévy du Sentier, ceux-là qui avaient commandité les bazars des Rosenheim en Alsace » (474). Ce personnage se situe au carrefour du réseau d'argent et du réseau intellectuel ; jeune auteur d'une nouvelle à succès, il fait siens les ennuis de son patron de père (automne 1910) : « André Bellemine était extrêmement soucieux : son père avait de gros ennuis avec ces histoires-là » (478). Le milieu des intellectuels juifs est représenté par le couple Meyer, et leur modèle probable : *La Revue Blanche*. Là aussi, les relations de parenté sont déterminantes : les Natanson, fondateurs de cette revue d'avant-garde, très influencée par Barrès¹⁴, « étaient

¹⁴ Fondée par Alexandre, Alfred et Thadée Natanson, *La Revue blanche* donna son premier numéro à Bruxelles en 1889, avant de s'établir à Paris deux ans plus tard. Elle publia Mallarmé, Verlaine, Henri de Régnier, Jean Lorrain, Tristan Bernard puis Alfred Jarry, Saint-Pol Roux, Jules Renard, Marcel Proust, Charles Péguy... Félix Fénéon en devint le secrétaire de rédaction. Illustrée à partir de 1895, la revue reproduit toiles et dessins de Manet, Sisley, Monet, Bonnard, Renoir, Vuillard, Vallotton, Lautrec, Seurat... Le « milieu *Revue blanche* » regroupait ce que la France comptait d'avant-garde en art et littérature. En 1897, la poignée d'intellectuels à oser prétendre que Dreyfus avait été victime d'une erreur judiciaire écrivaient presque tous dans *La Revue blanche*, dont le dernier numéro parut en 1903. Cf M. Winock, *op. cit.*, p. 15.

vaguement [l]es cousins » d'un élève de Georges Meyer (471). C'est dans ce milieu élargi que se développe la légende de Pierre Mercadier. Tout un monde d'universitaires et d'artistes gravite autour du couple : Georges et Sarah organisent des « dimanches musicaux » (474) où l'on joue de la musique moderne (471)... Misia Natanson, la muse de *La Revue Blanche* et l'épouse de Thadée, était, elle aussi, une musicienne accomplie, passionnée de piano et admiratrice de Fauré et de Debussy. Sans être un pilotis de Sarah Meyer, elle y fait songer... comme rapproche les deux femmes, la réelle et la fictive, l'intérêt pour la littérature (Sarah aime les poètes allemands) et les auteurs d'avant-garde, Claudel et Francis Jammes (471). Une conversation d'André Bellemine avec le très jeune Léon Blum, dreyfusard de la première heure, qui n'avait encore publié que des critiques littéraires et des chroniques théâtrales dans *La Revue Blanche* est évoquée à deux reprises (476 et 479), non sans un clin d'œil ironique d'Aragon au partenaire politique des communistes au moment du Front Populaire¹⁵.

Comme toujours chez Aragon, à l'instar de Balzac, les noms propres de personnages réels (ou ici de revue) garantissent l'illusion réaliste en vraisemblabilisant les propos et les actes des personnages fictifs. L'Affaire Dreyfus et les discours qu'elle suscita permettent donc une coupe stratigraphique de la société française de la fin de siècle : les positions idéologiques des uns et des autres sont représentés avec précision et finesse, Quant au monde des juifs, il apparaît comme un véritable réseau de personnages, tous plus ou moins unis par des relations de parenté, par le commerce de l'argent ou les choses de l'esprit.

¹⁵ Lorsqu'André Bellemine déclare au sujet de Blum : « Je voudrais bien l'y voir, aux prises avec les problèmes du gouvernement. La critique négative est facile : s'il avait à faire appliquer les huit heures... » (479).

2. La question juive et l'invention romanesque

La question juive apparaît donc d'emblée comme importante dans le roman, mais son statut ne saurait être réduit à un souci de recreation réaliste d'une fin de siècle marquée « cette stupide passion de l'Affaire » (327). *Les Voyageurs de l'impériale* la place en effet au cœur de l'invention romanesque, en donnant de l'Affaire Dreyfus les points de vue parcellaires qui sont ceux des personnages, en faisant de trois scènes liées à ce thème, des tremplins narratifs dans l'itinéraire de Pierre Mercadier, enfin en brossant le portrait détaillé d'un personnage juif, Georges Meyer, qui se présente à bien des égards comme un anti-Mercadier.

Dans la première partie du roman, les points de vue sont ceux de personnages qui incarnent une certaine strate sociologique et idéologique de la société. Pas de discours explicatifs ou historiques, l'allusion est maîtresse : les détails de l'Affaire ne sont jamais exposés de manière directe, par un narrateur omniscient, mais par le biais des représentations mentales et idéologiques qu'en ont les personnages, d'où l'importance des scènes de discussions, qui révèlent les clivages de la fin de siècle. La lecture des journaux par Pierre Mercadier est une autre voie par où transitent quelques informations historiques : dans tous les cas, ses commentaires ou son comportement marquent une distance cynique prise avec les problèmes d'un monde qu'il a fui. Ainsi « savoure »-t-il les « détails de l'acquiescement d'Esterhazy », qui était, on le sait, un scandale judiciaire grossier (368) et pense, en prenant connaissance de l'assignation d'Émile Zola en justice : « C'était toujours l'Affaire Dreyfus qu'on essayait de remettre sur le tapis. Une pitié » (405). Pour lui, l'Affaire est close avant de connaître son aboutissement. Celui-ci est toutefois retracé sommairement dans une des rares interventions *ex cathedra* du narrateur au début de la deuxième partie (461-462). La « désagréable Affaire Dreyfus » est présentée comme telle pour une classe politique soucieuse de se concilier une Gauche désirant que justice soit faite sans

perdre les voix d'une Droite profondément antidreyfusarde (461). La résolution de l'Affaire, après le suicide du colonel Henry qui avait avoué avoir fabriqué les faux accablant Dreyfus, est présentée comme une suite grotesque de lâchetés : « Il s'agissait de faire traîner les choses. Dreyfus fut recondamné, puis on le gracia. Après quoi, ce fut comme un mot d'ordre, ne parlons plus de tout ça, ça ferait encore des histoires de familles. C'était bon du temps que les Français ne s'aimaient pas » (462). L'ironie narrative ne laisse aucun doute sur l'interprétation de l'Affaire par Aragon, pas plus que trois scènes déterminantes dans la diégèse.

Trois épisodes importants ayant trait à la question juive forment un ensemble homogène lié par une progression narrative nette. Le premier est une rencontre entre Pierre Mercadier et son homme d'affaires, Castro. Personnage secondaire du roman, ce « banquier commissionnaire » (80) exista dans la réalité et joua bien le rôle que lui attribue Aragon : avoir identifié l'écriture du bordereau qui était la pièce essentielle dans l'accusation de Dreyfus comme étant celle de Walsin Esterhazy¹⁶. Quelques traits physiques réitérés lui donnent une indéniable présence charnelle. C'est un latino-américain, très brun et élégant (343), sur la nationalité duquel s'interroge Mercadier : « Est-ce que Castro est juif ? Non, je ne crois pas. Argentin, je pense » (342), mais qui est en général qualifié de brésilien¹⁷. Ce qui importe, c'est que sa nationalité étrangère fasse de lui le porte-parole d'une immigration fondée sur l'amour de la France, le « pays de Voltaire » dont le rayonnement se trouve « terni » par les « obscurités » et l'« injustice » manifestes de l'Affaire (348). Avec ce personnage dreyfusard, le

¹⁶ *L'Affaire Dreyfus de A à Z* (op. cit., p. 58) le présente comme un « courtier en valeurs mobilières ». En réalité, Castro reconnut l'écriture de son client, Esterhazy, non dans *Le Matin* mais sur un des placards réalisés par Bernard Lazare et vendus sur les boulevards, qui reproduisaient côte à côte le bordereau et des lettres de Dreyfus. Il prévint immédiatement Mathieu Dreyfus qui dénonça Esterhazy au général Billot, alors ministre de la guerre.

¹⁷ Voir : « son homme d'affaire, un banquier commissionnaire, un Brésilien, M. de Castro, qui n'avait pas son pareil pour vous remettre du cœur au ventre, toujours un tuyau de la bourse ! Un vrai marchand d'espoir » (80) ; « les plus blanches dents brésiliennes qu'on puisse imaginer » (344) ; « Il marmonnait quelque chose en portugais » (348).

texte d'Aragon démontre de quel côté se trouve le véritable patriotisme : Castro enjoint à Mercadier de cesser de jouer à la Bourse, quand il s'aperçoit que son client joue à la baisse des valeurs françaises (345)... de la même manière, il souhaite, en prévenant la justice de sa découverte « crever l'abcès ! Sauver le pays » (350).

Les deuxième et troisième scènes occupent les deux chapitres précédant le départ de Pierre Mercadier pour l'Italie. Le chapitre LX, dans lequel Pierre refuse de signer un manifeste en faveur de Georges Meyer, victime dans son lycée de l'agitation antisémite liée à l'Affaire Dreyfus est un chef d'œuvre d'argumentation et d'ironie : Mercadier déploie comme l'écrit Suzanne Ravis « tout l'éventail des bonnes raisons de ne pas agir (certainement souvent rencontrées par le militant Aragon dans ses démarches des années trente)¹⁸ ». Après la première dérobade (« vous n'avez pas besoin de moi » 356), la récusation de l'accusation d'antisémitisme, c'est le refus d'accomplir un « précédent » en signant (et donc d'être ensuite tenu d'en réaliser « à tout bout de champ », 357), l'appel à la « modestie » (« Nous ne sommes que des professeurs de l'enseignement secondaire », 357), l'argument philosophique qui conteste la « loi du nombre » (358), l'argument pragmatique qui refuse de prendre Meyer pour « drapeau » et faire d'un « cas particulier » une « affaire d'État » (358) enfin l'appel à une stratégie de l'indifférence affichée (« Il vaut mieux ignorer [l'antisémitisme], ne pas lui donner aliment... », 358) et à une prudence frileuse que devrait susciter l'incompétence (« Le monde politique est extrêmement complexe : notre place n'y est point », 359)... Les conséquences de la signature de la protestation, le chahut déclenché au lycée, l'autodafé de dictionnaires, le lynchage du petit Dreyfus semblent donner raison à Mercadier, qui y trouve une nouvelle justification *a posteriori* de sa dérobade : « Quand je leur disais, pensa-t-il, que leur petit manifeste était dangereux pour Meyer ! » (364), comme si le fait même d'agir était responsable de la vague

¹⁸ Suzanne Ravis, *op. cit.*, p. 603.

d'antisémitisme balayant le pays : « tout cela parce que Castro ayant cru reconnaître une écriture, la famille du condamné avait cité Esterhazy en justice » (366).

La scène où le « petit Dreyfus » trouve refuge dans la classe de Pierre est faite pour émouvoir et faire ressortir par contraste, la cruauté qui s'ignore du professeur d'histoire. L'enfant, apparu au chapitre LVI (focalisé sur Pascal), cumule la laideur, la bêtise et le fait d'être juif : « Un garçon laid, avec des végétations, le bec ouvert, les yeux ronds, les cheveux noirs, qui partaient presque du nez, se dandinant d'un air bête. Pour une déveine, il avait une déveine : le seul Juif de la ville et s'appeler Dreyfus ! Ce qu'on l'embêtait avec ça » (334). Pascal trouve naturel de le détester : « dans les jeux, tout le monde se liguaient contre lui, très naturellement, et c'était bien fait » (334). La description du « visage sombre et niais du petit se leva[nt] vers le professeur avec des yeux horrifiés, stupides » (365) met en évidence les raisons qui ont fait de lui un bouc émissaire tout désigné. La difficulté de l'enfant à formuler ce qui lui arrive, son désespoir et ses larmes en font un être « pitoyable », mais s'il apparaît tel à Mercadier, cela n'empêche pas le professeur de l'abandonner, désarmé, dans sa salle de classe : « Pierre referma la porte sur lui [...] Les cris : Mort aux Juifs ! Mort aux Juifs ! le talonnèrent. Il haussa les épaules ». L'indifférence et la lâcheté deviennent ici un crime que la loi française réproouve aujourd'hui sous l'appellation de « non-assistance à personne en danger ». Mais Pierre cherche justement à s'affranchir des lois en quittant « le bahut pour toujours » (365). Ainsi, est-ce à travers des situations romanesques qu'Aragon rend sensible à la question de l'antisémitisme ordinaire.

Le personnage de Georges Meyer a aussi, partiellement, ce rôle dans le roman, puisqu'il permet de cristalliser le thème de l'antisémitisme ordinaire et son évolution dans les années précédents l'Affaire, puis au moment de celle-ci. Ce sentiment se trouve lié à la germanophobie d'une bourgeoisie revancharde, et se confond avec la haine du boche depuis Sedan : « Il est certain que les amis de

Paulette voit M. Meyer d'un mauvais œil. Dans la ville on n'aime pas les Juifs [...] Après Sedan, nous n'avons pas besoin chez nous de ces Allemands déguisés » (Fin de siècle, X, 103). L'amitié de Pierre pour Georges Meyer se teinte du refus de la médiocrité intellectuelle d'une petite bourgeoisie que Paulette représente jusqu'à la cocasserie. Ainsi au répertoire musical étroit de Paulette (102), les talents de musiciens de Meyer opposent une ouverture culturelle sur la musique moderne, notamment Wagner : « Il faut dire que Wagner avait alors un petit goût d'interdit, à cause de 1871 » (104). Par liberté d'esprit, et hostilités aux préjugés, Pierre Mercadier a donc un ami juif alsacien et écoute de la « musique allemande » (103).

Meyer est un des personnages, qui, hors ceux concernant la famille Mercadier (Pascal, Paulette...) fait le lien entre les deux grandes parties du roman. L'ouverture de la deuxième partie semble aller plus loin en abandonnant Pierre Mercadier à son profit : « L'aube du XXe siècle se leva sur le rêve de Georges Meyer » (I, 459). D'ailleurs une note manuscrite destinée à la rédaction de *Je n'ai jamais appris à écrire ou les Incipit*¹⁹ donne le début du chapitre II de cette deuxième partie comme véritable incipit du roman. L'intervention auctoriale de la fin du chapitre, ajout de la réécriture de 1965, met en scène l'hésitation du texte entre ses deux héros : « d'une certaine façon, je ne sais qui est le héros de ce roman : Mercadier ou Meyer, il faut dire Pierre ou Georges » (463). Aragon eut sans doute la tentation à un moment de la création de faire de Georges Meyer le véritable centre du roman, ce qui explique la grande richesse du portrait, indéniablement l'un des plus fouillés des *Voyageurs* ; en insistant sur les songes de Meyer, son idéalisme ou sa passion pour le piano, Aragon souligne la singularité et la valeur d'un homme apparemment « timide » (102), « effacé, banal » (462), mais qui a choisi « la difficulté » pour s'élever et se « rachet[er]

¹⁹ Cf Notice des *Voyageurs de l'impériale*, Aragon, *Œuvres romanesques complètes II*, Gallimard, La Pléiade, 1372-1373.

d'être juif » (464) en devenant un professeur de mathématique et, dans une certaine mesure, un "intellectuel".

Mais le personnage prend tout son sens dans le système d'oppositions qui le lie et le distingue de Pierre Mercadier. Le rapport au couple et à la paternité est la pierre de touche de l'engagement affectif de Georges et de son acceptation des chaînes sociales. Le couple qu'il forme avec Sarah atteint une sorte de perfection : l'idylle est marquée par des termes récurrents de *bonheur*, d'*harmonie* (« il rencontra Sarah Rosenheim, qui fut sa femme et le bonheur de sa vie », 467- cf. 469). Fondé sur un accord intellectuel et esthétique profond, sur la complémentarité de la « spéculation intellectuelle » (Georges, 469) et de « l'univers poétique et sentimental » (Sarah, 469), et sur une passion partagée pour la musique (l'un jouant du piano, l'autre du violon), ce couple s'institue comme un contrepoint presque parfait à la mésentente conjugale (Pierre et Paulette), la trahison ou le malentendu amoureux (Pierre et Blanche, Pierre et Reine), la dépendance subie (Pierre et Dora). Le fait que Georges Meyer assume avec joie sa nombreuse progéniture en fait également un de rares pères d'Aragon qui ne soit pas défaillant. Dès sa première apparition, alors qu'il n'est pas encore père, il déclare « c'est un but dans la vie... des enfants... » (105), et se sent encore empli de « la joie de la paternité » lorsqu'il attend son quatrième enfant, malgré les soucis financiers qui l'accablent (493 et 504). La « responsabilité d'un père » et les « sentiments » sont les valeurs qu'il oppose à la nécessité de la contraception que laisse entendre Mercadier (493 et 504) : être père, c'est bien s'engager sur le double plan la responsabilité sociale et de l'affectif... précisément ce que récuse Pierre Mercadier.

Il convient pourtant de nuancer le propos. Le texte n'est pas aussi univoque que cette analyse le laisse supposer. Ainsi la vie conjugale des Meyer est-elle dépeinte avec une véritable férocité, à mettre certes au compte d'un Pierre Mercadier aigri par la vie et des problèmes intestinaux, mais qui indéniablement agit sur la perception du lecteur. La bonté de Sarah Meyer et son ouverture aux

autres (qui transparaît dans son intérêt pour l'actualité), présentée avec une certaine ironie lorsqu'elle est vue par le narrateur mais aussi avec une forme de tendresse (470-471), devient insupportable lorsque Pierre Mercadier est instauré comme centre de perception et d'analyse, principalement dans le chapitre V de « Vingtième siècle²⁰ ». La maternité est elle aussi l'objet de nombreux commentaires de Pierre que répugne l'animalité d'une femme enceinte alors qu'elle n'est plus de la première jeunesse²¹. Au moins l'un de ces commentaires relève d'une indéniable ambiguïté énonciative : « Sarah retrouvait l'hébétude de la parturition » (498) : la répugnance de Pierre Mercadier semble relayée par celle du narrateur ; le texte en tous les cas ne modère pas le point de vue du personnage dégoûté par le caractère « répulsif » de la maternité et donne certainement à lire l'impossibilité pour Aragon, issue du truquage de sa propre histoire familiale, d'envisager sereinement et positivement le fait de donner la vie.

Par ailleurs, Georges Meyer est présenté comme un naïf et un sentimental, séduit par l'idée du départ : lors de la disparition de Pierre Mercadier, il est l'artisan de la légende du génie fuyant le monde. Sa désillusion sera d'ailleurs très grande lorsqu'il sera confronté à la réalité de la vie quotidienne aux côtés de Pierre. Le lecteur ne peut donc adhérer entièrement à ce personnage imparfait, victime de sa crédulité et de sa tendance à la mythification, et qui a su aussi

²⁰ Cf. « cette solennité patriarcale et souriante que Sarah aimait mettre partout » (488) ; « Sarah seule maintenait l'atmosphère de bonté sans laquelle elle ne pouvait pas vivre » (488) ; « la conversation de Sarah si insupportablement bonne, qui s'émouvait de tout ce qu'on apprenait dans les journaux que n'avait pas lus Pierre Mercadier » (489). Sa bonté consiste aussi à ne pas porter de jugement de valeur sur les autres ; elle semble ne pas se rendre compte de la haine de Mercadier à son égard, et persiste dans l'indulgence, même après la disparition définitive du professeur d'histoire : « Entre nous, je ne peux pas lui en vouloir [dit Meyer], il est comme ça... C'est ce que Sarah dit... » (610).

²¹ « Il ne la remarqua que lorsqu'elle porta en elle un signe distinctif remarquable et devint assez répulsive » (492) ; « il trouva cela répugnant : après toutes ces années, une femme qui est encore grosse » (493) ; « il voyait pour la première fois en elle l'animal [etc.] » (494) ; « sa belle fille, énorme, ballonnée, stupide, les yeux retournés vers l'intérieur, l'enfant, ah ! le joli mois d'août de la rue Ampère » (495) ; « cette femme, énorme maintenant, pour sûr ça ferait des jumeaux » (502) ; « Pierre déteste la sollicitude, et cette sollicitude-là précisément. Il n'aime pas Sarah, du reste. Elle est bouffie » (553).

profiter de l'aura que lui procurait, dans un certain milieu intellectuel, le fait d'avoir connu personnellement un héros aussi mystérieux (473).

Le roman invente donc des situations et des personnages originaux en liaison avec la question juive. Les scènes clés sont organisées chronologiquement, marquant chacune une étape dans la voie de la désintégration idéologique et sociale de Pierre. La richesse et la complexité du personnage Meyer ne permet pas d'y voir un héraut du philo­sémitisme, ni même un héros positif dans ce roman qui en est totalement dépourvu. Pourtant, la question juive sert de manière évidente une leçon idéologique qu'il reste à étudier.

3. La leçon des *Voyageurs*

La première édition des *Voyageurs de l'impériale*, réalisée sans l'accord d'Aragon, qui était sur le front, puis difficilement joignable, fut l'œuvre de Jean Paulhan et de Gaston Gallimard ; elle était abondamment caviardée, de sorte que l'écrivain dut rétablir le texte de la « version définitive » en 1947²². L'édition de 1942 nous donne de précieuses indications sur la manière dont on pouvait interpréter la question juive au moment de la guerre et donc comprendre le sens de cet aspect du roman.

Des trois scènes clés analysés ci-dessus ne subsistait, et passablement mutilée, que la scène de discussion entre Mercadier et ses collègues du lycée : Pierre ne s'y défendait plus d'être antisémite, en prenant à parti Meyer, leur amitié et le fait qu'il le recevait à la maison. Les deux termes d'antisémite et d'antisémitisme avaient d'ailleurs disparu du débat. La judaïté de Meyer était

²² Voir l'enquête de Michel Apel-Muller, « L'édition de 1942 des *Voyageurs de l'impériale* : une entreprise «diabolique» », *Recherches croisées Aragon/Elsa Triolet* n° 1, 1988. À paraître dans le collectif des Presses universitaires de Rennes, sous la direction de Luc Vigier, 2001.

beaucoup plus discrète dans l'ensemble du roman qui avait été amputé des cinq premières pages du chapitre II consacrées à la biographie de Meyer: la mention de son origine (juif et alsacien) avait été gommée. Castro, lui, ne reconnaissait pas l'écriture d'Esterhazy sur le fac-similé du célèbre bordereau publiée par *Le Matin*. Enfin, le petit Dreyfus, conservé comme personnage juif avec ses tares (laideur, bêtise, déveine de se nommer ainsi), ne s'y faisait pas lyncher de manière odieuse. Ces suppressions nous rappellent que la question juive était loin d'être anodine au moment de l'écriture et de la publication du roman et qu'il y a là, de la part d'Aragon, prise de position dans les débats idéologiques de son temps

Dans sa représentation du monde juif et des juifs, le texte d'Aragon n'échappe pourtant pas à certains poncifs, qui renvoient à des représentations mentales consensuelles des années 30. Ainsi, ses personnages juifs sont-ils toujours singulièrement « visibles ». Les portraits des frères Champdargent, dont la mère est juive, rappelle ainsi leur origine israélite. Norbert, selon sa maîtresse, Denise, est « un beau garçon, un peu lourd, c'est ce sang juif qu'ils ont » (251). Gaëtan est plus longuement décrit, lors de sa rencontre avec Pierre Mercadier. Tout dans son apparence, ses cheveux bruns bouclés, son « un nez en bec de corbin » comme l'effort démesuré mis à se « surveiller » vestimentairement (« brun comme il l'était il aurait eu l'air négligé », 308-309), trahit une appartenance « ethnique ». Le narrateur observe, traduisant sans doute la vision de Pierre qui le voit s'approcher (mais la focalisation interne n'est pas dépourvue d'ambiguïté) : « Dans son costume à carreaux bruns, avec la cravate de chasse blanche, et les culottes bouffantes, cet air de dominateur où se mêlaient la vieille aristocratie bressane et les marchands d'Asie » (308), faisant du personnage l'incarnation du juif cherchant à dissimuler, voire allant jusqu'à renier une appartenance pourtant évidente. Le portrait du petit Dreyfus n'échappe pas au stéréotype racial. Et Meyer lui-même possède des traits caractéristiques : c'est « un homme plutôt petit, à l'air juif » que voit Pascal

Mercadier (608), « maigre avec un visage triste et long, des lorgnons et un bouc noir » (102). Ces descriptions physiques, à rattacher au concept de « race » accepté assez unanimement jusqu'à la seconde guerre mondiale comme base des différences entre juifs et « aryens »²³ ne trahissent nullement un quelconque antisémitisme de l'auteur. Une des caractéristiques de son roman est de privilégier les visions des personnages : or, la plupart est justement marquée par l'antisémitisme. De même Aragon semble-t-il faire siens certains clichés de représentation lorsqu'il dépeint le monde juif comme un réseau, notamment d'argent, comme nous l'avons signalé dans la première partie. Ce n'est d'ailleurs pas unique dans son œuvre : un autre des romans du *Monde réel*, *Les Communistes*, comporte un personnage de premier plan, Cécile Wisner, née d'Aigrefeuille, dont la mère, Marie Seligmann est juive : là aussi, comme dans le cas des Champdargent, il y a accointance entre l'aristocratie et la haute bourgeoisie juive. Mais cette représentation s'appuie sur une indéniable réalité historique, dont on connaît les raisons : l'interdiction faite aux juifs d'exercer certains métiers, en particulier la culture de la terre et les armes, les contraignit dès le XII^e-XIII^e siècles à se livrer au commerce, en particulier au commerce de l'argent et au prêt à intérêt, condamné par l'Église et pourtant indispensable au moment où se constituent les premières communautés urbaines. Les Rotschild étaient une vieille famille d'origine juive allemande qui avait essaimé à Londres, à Paris, à Vienne et formaient certainement un réseau... Le roman n'en est pas moins remarquable par la fine critique qu'il fait porter sur la plupart des clichés antisémites.

La critique de l'antisémitisme est développée au moyen d'arguments au cours de la longue discussion entre Pierre Mercadier et Monseigneur d'Ambérieux, l'évêque de Trébizonde, au chapitre XLIX, où celui-ci se montre très préoccupé par les ravages causés par l'Affaire et expose des idées qui mettent en question

²³ Dans le roman de Jean-Richard Bloch aussi, le nez de Martil Simler ressemble à un « cimenterre morre » et il est fait référence à l'Asie qui coule dans ses veines.

les fondements théologiques traditionnels de l'antisémitisme. Le prélat reconnaît tout d'abord la présence de l'antisémitisme au cœur de l'Affaire ; contrairement à lui, le professeur d'histoire, cherchera, avec acharnement et aveuglement, à distinguer les deux aspects (LX). Il refuse de voir une différence fondamentale entre l'israélite et le chrétien et va plus loin en récusant le motif traditionnel de haine des juifs par les chrétiens : la mise à mort du fils de Dieu est une histoire lointaine qui ne devrait plus tirer à conséquence et la sainte Famille était israélite. Il balaie aussi la réticence de Pierre à imaginer sa fille mariée à un juif : celui-ci pourrait être baptisé... et si on ne croit pas en Dieu ni au péché, la question ne se pose pas car il n'y a pas de différence, hormis de religion, entre juifs et chrétiens. Ce passage assez richement et logiquement argumenté avait lui aussi été supprimé de la version de 1942.

Le roman préfère toutefois développer des situations et des personnages significatifs, tel le lynchage du petit Dreyfus ou encore l'étayage de la figure du juif assimilé. À travers le personnage de Meyer, ce sont les arguments de l'antisémitisme ordinaire, celui des années 1930 comme des années 1890, qui sont balayés. L'idéologie antisémite voit dans le juif une menace contre l'unité nationale ; il est d'abord un "étranger", haï parce qu'allemand. La haine du boche dans les années suivant le traité de Francfort (10 mai 1871) se confond d'autant plus avec la haine du juif, souvent porteur d'un nom à consonance germanique, que celui-ci est rendu responsable de la défaite. Redite de l'histoire des mentalités, la vague d'antisémitisme des années 1930 s'appuie elle aussi sur une germanophobie particulièrement virulente, notamment dans le milieu de *L'Action Française*²⁴. Avec Georges Meyer, on l'a vu, Aragon dépeint un juif

²⁴ Maurras écrivait par exemple, le 26 septembre 1938 : « C'est parce que nous avons ici trois millions d'étrangers dont un million de *Juifs allemands* que les hommes de Moscou et de Berlin tiennent nos rues, nos assemblées, nos gouvernements », cf. Winock, *op. cit.*, p. 326. La version caviardée de 1942 a supprimé la diatribe de Paulette contre les juifs, « allemands déguisés ». Persécutés en Allemagne dans les années 30, les juifs allemands qui crurent trouver un asile en France y furent en butte à cet anti-germanisme viscéral : Juifs en Allemagne, ils étaient les "Boches" en France.

parfaitement assimilé, qui se sent français avant d'être juif ; plus encore, né de parents patriotes qui ne pouvaient « penser sans pleurer au traité de Francfort » (464), il fait montre d'un patriotisme presque militant. L'affaiblissement du sentiment national chez Pierre Mercadier, qui ira jusqu'au cynisme boursier (« il s'était mis à jouer contre la France ») a déjà trouvé un miroir critique en Castro et ses admonestations du chapitre LVIII. Dans le chapitre VI de « Vingtième siècle », le déclenchement de la crise d'Agadir en juillet 1911 et du « temps de l'épouvante » lié au sentiment d'imminence d'une guerre franco-allemande (voir fin de V), est l'occasion d'une longue discussion où s'affirment les divergences idéologiques de Mercadier et de Georges sur la question nationale. Le timide professeur de mathématique affirme sa francité, contre les calomnies de Mercadier (« votre femme est allemande, vous-même plus allemand que français ») et se montre patriote au point d'en devenir belliqueux, suivi par sa femme, qui devient, au moment du compromis Caillaux, aussi « enragée » que son mari. Aussi est-il accusé d'être un fauteur de guerre : « s'il y a la guerre, ce sera en particulier, en Allemagne et en France, la faute des juifs, qui sont toujours des patriotes enragés dans votre genre et veulent démontrer à tout bout de champ leur attachement au pays » (497). Meyer se montre alors « résolu à la résistance, de plus en plus prêt à être soldat, à se battre, à quitter sa vie, son foyer, seulement qu'il ne soit pas dit que la France avait été humiliée » (498), profession de foi d'autant plus remarquable que Georges et Sarah attendent alors leur quatrième enfant. C'est aussi au cours de cette discussion, comme l'a signalé Suzanne Ravis, qu'on lit pour la première fois sous la plume d'Aragon une pointe anti-allemande (bien entendu supprimée dans la version de 1942) : « Je connais les Allemands. Cédez-leur le doigt, ils vous mangeront le bras... ». Il n'est pas anodin que ce soit le juif Meyer qui la profère...

Aragon retourne aussi les clichés attachés au prétendu confort financier et social dont jouissent les juifs, puisque Georges Meyer est issu d'une famille pauvre (petit boutiquier et couturière) qui dut travailler durement dans l'espoir

que leur fils devint un « Monsieur » et réparât ainsi leur « vie manquée ». La pingrerie, trait traditionnellement donné comme inhérent au caractère juif, s'inverse dans le profond dévouement de Georges Meyer, cet homme « serviable jusqu'au martyr » (466), dont le désintéressement est constamment souligné. Enfin, plusieurs notations mettent en évidence l'élévation morale et les grandes qualités intellectuelles (« il n'avait jamais eu une pensée basse » 466) de celui qui devint professeur de mathématiques car elles sont « la chose la plus belle, la plus pure, la plus élevée que l'esprit ait imaginé » (465).

Pourtant, au fil de la deuxième partie, les difficultés de financement de l'école révèle sa dépendance à l'égard de l'argent issu du milieu juif. La frugalité et le manque de confort qui en découlent pour les employés de l'école Robinel, perçus avec aigreur par Pierre Mercadier, ternissent quelque peu le portrait de Meyer en âme pure et désintéressée : « il se promenait comme une machine à calculer, l'air égaré, sachant à peine ce qu'il mangeait » (488). Les événements politiques replacent Meyer dans un rapport névrotique à cet argent au-dessus duquel sa grandeur d'âme et sa générosité l'avaient placé. Il n'en est pas moins un juif assez peu juif : jusqu'à sa laïcité, qui dément l'inquiétude ressentie par les antisémites devant les traditions religieuses israélites (réelles ou imaginaires) comme les soupçons ancestraux de l'antijudaïsme²⁵.

Véritable mesure de l'engagement intellectuel, l'Affaire Dreyfus et plus généralement la question juive semblent surtout des révélateurs de l'évolution de Pierre Mercadier : refusant toute analyse sérieuse du problème juif et rendu intellectuellement apathique par son indifférence au monde, Mercadier bascule insensiblement de l'antisémitisme qui s'ignore à l'antisémitisme affiché. Dans la

²⁵ Rappelons que les Juifs furent longtemps soupçonnés, notamment au Moyen-Âge d'empoisonner les sources, de répandre la peste, de tuer des enfants chrétiens pour utiliser leur sang dans des cérémonies inhumaines, de profaner les hosties consacrées, etc. Ces soupçons, ne constituant plus que l'arrière-plan fantasmagique de la représentation des pratiques religieuses juives, étaient bien sûr obsolètes à l'époque de l'Affaire Dreyfus, plus inquiète du « cosmopolitisme » juif et des ramifications internationales de cette communauté qu'on supposait souterrainement organisée.

première partie, il avait déclaré à l'évêque qu'il n'aimerait pas que sa fille épouse un juif ; dans la deuxième partie, son point de vue, dominant les chapitres concernant la vie au sein de l'école Robinel, est nourri de son mépris pour Meyer, « cet homme un peu naïf, très timide, et qu'il considérait comme son inférieur »(492)... qui va peu à peu se muer en antisémitisme : « Il détestait les Meyer, il commençait même à les détester comme juifs. Un sentiment bizarre, mais fort » (494).

Dans la première partie, les effets du montage chronologique révèlent comment la lâcheté auto-justifiée aboutit à la fuite à Venise. Celle-ci est de toute évidence un refus devant l'engagement à tous les niveaux (amoureux, social, affectif, politique). Comme l'écrit Suzanne Ravis : « le montage du roman ménage à chaque palier de l'action une rencontre éclairante entre la sollicitation extérieure à agir et le repli sur l'individu auquel revient l'attitude de Mercadier²⁶ ». Ces rencontres, ayant toutes traits à l'Affaire ou à l'antisémitisme, celle avec le peintre Blaise d'Ambérieux, scandalisé par le sort fait aux juifs (284), celle avec l'évêque de Trébizonde, la discussion avec Castro avant qu'il ne découvre le faux en écriture d'Esterhazy concernent Mercadier, de plus en plus directement touché par les retombées de l'Affaire : son fils participe au chahut antisémite, son ami en est victime, un de ses élèves est odieusement agressé. À chaque étape, il se dérobe et, au-delà, cherche à dissuader les autres personnages de prendre position. La convergence, le même jour, de trois événements, le déchaînement antisémite au lycée, le lynchage du petit Dreyfus et le rejet de Blanche venue le retrouver démontre comment « la “libération” de Mercadier s'accompagne d'un abandon de la “conscience sociale” associé à un manque de foi dans l'amour²⁷ ».

La lâcheté et la fuite de Pierre Mercadier prennent tout leur sens, de négation individuelle, face aux personnages, certes non héroïsés, mais qui, eux, prennent

²⁶ Suzanne Ravis, *op. cit.*, p. 602. Ce paragraphe est une reprise de ses analyses.

²⁷ *Ibid.*, p. 603.

position : Castro surtout, mais aussi Blaise ou Robinel, et Meyer, lequel s'engage moins sur le plan politique et idéologique que familial et social.

L'attachement d'Aragon à la question juive dans son roman transparaît dans une note qu'il avait initialement rédigée pour sa préface et qu'il en écarta²⁸ ; le relevé maniaque de toutes les amputations subies par son roman en 1942 y révèle son exaspération devant les coupures opérées par Gallimard et Paulhan. Plusieurs hypothèses peuvent expliquer cet intérêt. N'évoquant jamais ce problème dans les textes qu'il écrivit dans les années 30, Aragon, si attentif à toutes les questions idéologiques de son temps, semble réparer un oubli, mais en prenant position obliquement, par la voie romanesque et non par le biais des discours et de la politique. Qu'il ait été en réalité très sensible au monde juif et tout particulièrement à la question de l'intégration s'explique par sa biographie et son environnement affectif ; Elsa Triolet, née Kagan était issue de l'intelligentsia juive de Moscou et s'intégra difficilement en France et dans la langue française ; dans les années d'écriture des *Voyageurs*, Aragon fréquentait de très près Jean-Richard Bloch qui a sans doute évoqué pour lui l'agitation antisémite du lycée Condorcet de la fin de l'année 1997 ; dans les années 20, il fut très amoureux de Denise Lévy²⁹, une juive alsacienne, cousine de Simone Kahn (future Simone Breton), grâce à laquelle il eut sans doute une connaissance directe de ce monde. Lorsqu'il écrit *Les Voyageurs de l'impériale*, Aragon était depuis plus de dix ans au Parti Communiste : une forme d'antisémitisme, marginale mais réelle, au cœur des propos de certains camarades a pu aussi le révolter. L'invention du personnage de Meyer revêt un sens politique et idéologique très clair, au moment où la France est saisie par la deuxième grande vague d'antisémitisme qu'ait connu son histoire : le doux

²⁸ *Œuvres romanesques complètes* t. II, Gallimard, La Pléiade, p. 1398-1400.

²⁹ Elle sera le pilotis de la Bérénice d'*Aurélien*.

professeur de mathématique offre un renversement saisissant des traits généralement attribués aux juifs par les antisémites dans les années d'écriture. De même le choix de l'Affaire Dreyfus comme arrière-plan socio-historique du roman est à rattacher à une volonté de participer (sans doute moins que d'autres écrivains, et peut-être inconsciemment) à la constitution du « légendaire » politique de la gauche, dans lequel l'Affaire tient une place de premier plan : la gauche s'est longtemps considérée comme l'héritière du mouvement dreyfusard. À travers l'attitude du libéral dreyfusard Castro et les discours du juif Meyer, Aragon démontre aussi de quel côté se trouvent les vrais patriotes : non du côté des défenseurs de l'ordre établi et de l'état-major militaire, mais du côté de ceux qui ont su faire leurs des valeurs humanistes de justice, d'engagement ou de défense d'un innocent. La question juive permet donc surtout une puissante réflexion en creux sur l'engagement de l'intellectuel dans le monde : c'est à propos de l'Affaire Dreyfus que naquit le sens moderne du mot "intellectuel". Mercadier, muré dans son individualisme étriqué, et quoique rattrapé in extremis par la po-po-politique incarne le refus odieux de l'engagement, soutendu par une méconnaissance et une indifférence au monde indignes de l'intellectuel qu'il aurait pu être. Le « Père la Colique » a limité aux problèmes intestinaux sa réflexion sur le monde et sa fin tragique réussit à peine à nous le faire prendre en pitié. En plaçant cette question au cœur de son roman, Aragon noue ainsi de manière magistrale les fils de la réflexion politique et idéologique et de l'invention romanesque.